

EXTRAIT DE L'ALMANACH 2003

LES FEMMES, FERMENT DE LA MODERNITÉ DANS LES CAMPAGNES : LA RÉVOLUTION SILENCIEUSE

Marie-Thérèse Lacombe

Edité par la Mission Agrobiosciences, avec le soutien du Sicoval, communauté d'agglomération du sud-est toulousain. La mission Agrobiosciences est financée dans le cadre du contrat de plan Etat-Région par le Conseil Régional Midi-Pyrénées et le Ministère de l'Agriculture, de la Pêche, de l'Alimentation et des Affaires rurales.

Renseignements: 05 62 88 14 50 (Mission Agrobiosciences)

Retrouvez nos autres publications sur notre site : <http://www.agrobiosciences.org>



Les femmes, ferment de la modernité dans les campagnes : la révolution silencieuse

Années 50. Femmes d'agriculteurs en Aveyron.
Une main d'oeuvre de tout instant entre les tas de fumier, de bois, les
volailles, le bétail... sans qualification, sans profession ni même celle
d'être véritablement « mère » dans son foyer.

Décidées à ne pas subir, elles se regroupent, élèvent leurs enfants,
imaginent une nouvelle organisation du travail, bousculent les traditions et
les générations, modernisent les tâches et ouvrent les nouveaux
débouchés au monde rural.

Histoire d'une révolution silencieuse.

Marie-Thérèse Lacombe. Agricultrice à Combaluzet
(Aveyron).

Militante pour les transformations sociales dans les
milieux agricoles et ruraux.

Cet article est écrit à partir de l'intervention
de M.-T. Lacombe lors de la 8^e université d'été
de l'innovation rurale à Marciac (Gers)

le 10 août 2000.

Les femmes, ferment de la modernité dans les campagnes ? On pourrait croire
à une plaisanterie, tant les campagnes ont été imprégnées et racontées comme
étant dominées par le masculin et s'agissant de métier d'agriculteur, définies
comme d'abord affaires d'hommes. « Si le monde social traitait indifféremment
les individus des deux sexes, les sciences sociales n'auraient rien à dire à leur
sujet » affirme Bernard Lahire (1). L'évolution des relations entre les hommes
et les femmes est toujours en train de se faire. Le témoignage de Marie Thé-
rèse Lacombe est d'une très grande richesse pour éclairer la catégorie du fémi-
nin, et encore plus précisément du féminin-campagne, du féminin-rural. En
nous décrivant des points particuliers de ce qu'elle appelle « la révolution silen-
cieuse », elle nous invite à cheminer vers la modernité prise en main par les
femmes de la campagne. Marie-Thérèse Lacombe nous donne à lire et com-
prendre des expressions fortes d'une identité sociale collective, construite par
des femmes conscientes des inégalités dont elles étaient (sont) parfois prison-
nières. Au-delà des rapports hommes-femmes nous sommes aussi conviés
par les modes de vie campagnards des années soixante à rencontrer d'autres
formes différenciées de territoires. Marie-Thérèse Lacombe nous introduit dans
les rapports ville-campagne, qui n'échappent pas à la domination d'un territoire
sur un autre.

« Des femmes muettes... elles n'avaient pas le droit de parole ». Des formes
de pouvoir entre femmes (la belle-mère/la belle fille), le non choix du métier, la
procuration mais pas la responsabilité de l'élevage des enfants... autant d'in-
dicateurs qui révèlent des situations très difficiles auxquelles Marie-Thérèse
Lacombe et d'autres femmes ont décidé de « s'attaquer ». D'une situation subie
à une situation construite en grande partie. Même s'il reste encore du chemin
à faire, quel parcours, quels changements !

Anne-Marie Granié. Sociologue.

Maître de conférence à l'Ecole nationale de formation agronomique (Enfa).

J'AI été agricultrice en Aveyron – notre fils continue sur l'exploitation –, mais j'ai aussi participé, avec beaucoup d'autres, à faire évoluer le milieu rural aveyronnais. Mais pour que vous puissiez comprendre, je dois vous situer un peu quelle était la situation des

femmes dans les années soixante.

Il faut savoir que les femmes n'ont alors le droit de vote que depuis 15 ans, ce n'est pas vieux, et que dans les années soixante, on ne parlait pas de contraception, en particulier dans le milieu rural. Ces deux points-là pèsent lourdement sur la situation des femmes de l'époque.

Je suis arrivée en Aveyron en 1959. Quels y étaient alors les problèmes principaux? Le régime de la cohabitation – non pas celle dont on parle aujourd'hui en politique, mais celle de plusieurs générations sous le même toit.

C'était peut-être très bien pour certains, mais c'était aussi un grave problème pour les femmes. Parce que la jeune fille qui se mariait avec un agriculteur – et qui devenait d'ailleurs automatiquement agricultrice, on n'avait pas le choix de son métier – arrivait dans une maison où elle n'avait pas le droit de parole. C'était un régime très patriarcal. On arrivait là avec ses bras pour travailler et c'était souvent le grand-père qui vous disait ce que vous deviez faire. Il n'y avait pas d'intimité de couple. Ce n'est pas si vieux, puisque je l'ai vécu. Alors, évidemment, les femmes allaient beaucoup travailler à l'extérieur. Elles se devaient de suivre leur mari tous les jours de l'année pour faire tous les travaux qu'il y avait à faire.

ELLE AVAIT LE DEVOIR DE METTRE DES ENFANTS AU MONDE, MAIS PAS DE LES ÉLEVER. Bien sûr, elle mettait au monde les enfants, c'était son devoir, mais ce n'était pas elle qui les élevait: c'était sa mère ou sa belle-mère. Elle n'avait le droit d'élever ses enfants que quand survenait de nouveau une jeune femme à la maison. Imaginez ce que cela pouvait être pour les couples...

Voilà donc la situation. La femme en tant que main-d'œuvre de tous les jours, de tous les instants, et sans qualification.

Il faut aussi se rappeler ce qu'était l'habitat...

Très désuet, sans confort. Les villages étaient sales. Il y avait des tas de fumier partout, des tas de bois, des volailles, du bétail, etc. C'est un tableau un peu sombre. Mais il fallait accepter cela ou partir.

Et j'entendais bien des mères dire à leur fille: « Va t-en, je ne veux pas que tu vives ce que j'ai vécu ». Cela a compté pour beaucoup dans l'exode rural.

NOUS AVONS DÉCIDÉ DE NE PAS SUBIR CETTE SITUATION. À cette époque, nous étions quelques-unes issues de la JACF, un mouvement de jeunesse très important, et nous avons décidé de ne pas subir cette situation. Nous avons appris à réfléchir et à changer ce qui ne convenait pas dans notre vie. Arrivées dans notre vie d'épouse, de mère de famille, nous avons voulu mettre cette volonté de changement en route. On ne voulait pas rester sous le coup de la routine mais prendre véritablement notre vie en main. Nous nous sommes donc réunies à quelques-unes, et nous nous sommes demandé quels étaient les problèmes importants. Il y avait très peu de conseillères. Certaines se mettaient en place grâce au financement de la



MSA, de la Chambre d'Agriculture, du Conseil Général. Mais l'action qui s'est mise en route n'a pas été décidée par les organisations agricoles. Ce sont nous, les femmes, qui avons décidé de nous regrouper.

Il y avait toutes sortes de façons d'être actives. Par exemple, pour vous illustrer l'action qu'on a menée par rapport à la cohabitation – parce qu'on essayait de remonter le moral des femmes par rapport à un beau-père qui était souvent très dur à vivre – nous avons mis en œuvre une action d'habitat ou de séparation dans les maisons, pour que le

« La jeune fille qui se mariait avec un agriculteur, devenait automatiquement agricultrice et arrivait dans une maison où elle n'avait pas le droit de parole »

couple ait son intérieur. C'étaient des dossiers explosifs... Juste une anecdote pour l'illustrer: il se trouve qu'à l'époque, je rédigeais un article dans un journal, « le Rouergat », et je m'étendais sur les problèmes des femmes, dont la cohabitation. Mais comme c'était quelque chose dont on ne pouvait pas parler sous peine de jeter la révolution dans sa famille, je sais que des jeunes femmes découpaient les articles, les affichaient dans le cadre de la fenêtre – le seul endroit dans la maison où il faisait clair –, ainsi tout le monde pouvait lire ce qu'on disait sur ce mal qu'il fallait enrayer.

Les choses se passaient dans le silence.

Quel a été donc le bénéfice de toutes ces rencontres entre femmes, qui se passaient dans le stade du village, puis avec des déléguées et des responsables locales au niveau de la petite région ou du département? Il s'agissait d'abord de rompre l'isolement. Mais aussi d'oser dire que la cohabitation entre générations ne devait pas durer. De regarder sa vie, ses travaux, et de trouver des nouvelles façons de faire moins fatigantes. D'aménager la maison. De partir une journée en voyage pour voir ailleurs ce qui se passait. Imaginez ce que c'était, pour ces femmes, de pouvoir partir une journée et de parler entre elles. Dans ces réunions, nous avons également beaucoup parlé d'organisation du travail.

EN 1966, ON A INSTALLÉ DES CONGÉLATEURS COLLECTIFS, OÙ ON LOUAIT CHACUN UN PETIT CASIER. Ah, c'était notre hantise! Nous ne voulions plus travailler dans la routine. Nous avons beaucoup parlé de l'utilisation des appareils ménagers, de la congélation, de ces nouvelles techniques. Vous savez, c'était une évolution consi-

dérable. Dans ma commune, c'est en 1966 qu'on a installé des congélateurs... collectifs, s'il vous plaît. C'est-à-dire de grandes armoires où l'on louait chacun un petit casier. Beaucoup, aujourd'hui, magnifient le jour où l'on tue le cochon. Imaginez comment nous aurions pu en parler, à l'époque: « Pouah, le jour du cochon, quelle horreur, mettons cela dehors! » Pour nous, les femmes, c'était la catastrophe des catastrophes. Une journée infernale où l'on travaillait dans des conditions absolument épouvantables, dans l'étable, derrière les vaches, sans eau chaude. Il fal-

lait la faire chauffer, nettoyer les boyaux... Nous n'avons pas voulu, cependant, mettre en l'air les vieilles habitudes. On a conservé, mais en essayant de voir comment choisir le meilleur porc, le tuer dans les meilleures conditions, les meilleures installations. Et c'est ainsi que peut-

être on a contribué à ce qu'aujourd'hui, il y ait de bonnes choses qui restent.

ON AURAIT PU TOUT ENVOYER BALADER. Il y avait une telle volonté de ne plus vivre comme avant qu'on aurait pu gâcher ces bonnes choses.

Même chose au niveau de l'habitat. Il y avait des maisons très anciennes et les femmes avaient la hantise du parpaing et du formica. On aurait pu tout transformer et ne rien garder des choses traditionnelles. On a essayé de faire en sorte que les aménagements soient confortables, beaux, mais sans tout casser.

Autre aspect: les femmes n'avaient pas d'argent. Nous avons alors réfléchi au revenu supplémentaire qu'elles feraient elles-mêmes. Certaines ont étendu certains ateliers, en commençant par la basse-cour. On était très organisées, d'ailleurs. On se disait: « A quoi bon avoir tous des poules, des canards, des pintades? Donc toi, tu feras les poulets, moi je ferai les canards et une troisième fera les pintades. » Et puis, comme il fallait non seulement s'entraider mais aussi faire un peu d'argent, les ateliers se sont développés. De là, date l'essor du canard. Beaucoup de femmes ont étoffé leur élevage, de même qu'avec les porcs, les veaux, les agneaux... En même temps, on essayait d'acquérir une compétence pour conduire ces élevages dans de bonnes conditions et avec des méthodes nouvelles qui émergeaient.

LES FEMMES ONT FAIT NAÎTRE LE TOURISME À LA FERME. Nous avons également beaucoup parlé de l'accueil des touristes. Nous avons un pays formidable et nous avons eu envie de le faire connaître à ces gens de la ville.

C'est chez nous qu'a commencé le camping à la ferme, où l'accueil était fait par les femmes, puis ce qu'on appelle aujourd'hui les chambres d'hôtes: nous avons initié cela dans le Saint-Affricain, au presbytère de Monteuil. C'est comme cela que le tourisme à la ferme est né. On en fait maintenant beaucoup de bruit, mais

ce sont les femmes qui l'ont mis en place. Comme ce sont les femmes qui ont créé la diversification dans les exploitations.

En même temps qu'on travaillait l'habitat, le confort des maisons, nous avons élargi au pourtour des maisons. Il n'était pas possible que nos cours de fermes soient dans un désordre pareil, où l'on pataugeait toute l'année. Cela a été tout un travail d'organiser le parcours, de changer le poulailler ou le tas de bois de place. Cela ne semble rien du tout mais c'étaient des évolutions énormes. Ce n'était pas le tout de planter des fleurs, il fallait nettoyer, il fallait modifier le parcours des animaux, assécher la mare qui était là depuis toujours...

ET IL NE S'AGISSAIT PAS SEULE-

MENT DE DIRE, IL FALLAIT FAIRE. Toutes ces choses, ce sont les femmes qui les ont demandées. Elles commençaient, elles, par changer les cailloux et les tas de bois, et puis en les voyant, le mari venait aider. C'est vrai que l'Aveyron avait quand même un peu une tradition de laisser-aller. Il a fallu aussi que le village entier soit propre. Et c'est ainsi qu'on a mené une action auprès des Maires et des Conseils Municipaux. Des maisons ont été démolies, des chemins supprimés, d'autres mis à de meilleurs endroits.

Pour nous, les maîtres mots étaient: vivre autrement en réfléchissant. Et il ne s'agissait pas seulement de dire, il fallait faire.

La troisième chose: il fallait conduire sa vie de femme. On ne voulait plus être sous la coupe du beau-père ou du mari, nous voulions prendre une certaine indépendance et devenir majeures. Faire le travail qu'on désirait et affirmer sa personnalité.

Quatrièmement, nous voulions être partie prenante dans les exploitations. Nous n'avions été jusque-là que des manœuvres et nous voulions donc avoir une responsabilité précise, être consultées dans les décisions. Jusque là, tout le progrès s'installait à partir des hommes: on achetait un tracteur, des outils. Bon, il fallait bien sûr que tout le

« Il s'agissait de rompre l'isolement, d'oser dire que la cohabitation entre générations ne devait pas durer, de trouver des nouvelles façons de faire moins fatigantes, de partir une journée en voyage pour voir ce qui se passait ailleurs »

monde contribue à le payer mais on ne demandait pas avis aux femmes. C'est d'ailleurs pour cela que les problèmes d'habitat ont été très longs à résoudre: parce qu'on a commencé à moderniser les fermes, à acheter les tracteurs et tout le matériel, et la modernisation de l'habitat n'est venue qu'après.

Et le dernier maître mot, qui a été très long à venir, c'était que nous voulions avoir un titre en tant qu'exploitante agricole. Nous étions, jusqu'il n'y a pas longtemps, des « sans

« Nous étions des « sans profession. On vient juste de reconnaître aux femmes le titre de « collaborateur ». Vous vous rendez compte! 40 ans après! »

profession ». Pourtant, Dieu sait si nous en exerçons, des professions! Et là, il a fallu se bagarrer. La mutualité sociale vient juste de reconnaître le titre de « collaborateur ». Vous vous rendez compte! 40 ans après!

Tout cela me conduit à quelques remarques sur la situation actuelle. Souvent, j'entends mes enfants ou les jeunes dire: « Oh, que la vie est difficile! » Eh bien, sapristi, il y a 40 ans, vous savez, la vie n'était pas facile non plus. Et on n'avait pas beaucoup de moyens. Seulement on n'a pas attendu qu'il y ait les mesures de Bruxelles ou du Gouvernement pour faire des choses concrètes. Je le dis souvent à mes enfants: n'attendez pas que cela vous vienne. Je sais bien qu'il y a des contraintes plus importantes aujourd'hui. Mais quand même, prenez-vous par la main, regroupez-vous à quelques uns et réfléchissez, proposez. N'attendez pas que les subventions.

Fait important: c'était un travail d'équipe, un travail collectif dans tous les villages du département. On n'allait pas voir des leaders. C'est pour cette raison que cela a tant marqué. On en a peu parlé, mais c'était une révolution silencieuse.

I

(1) Bernard Lahire « Héritages sexués: incorporation des habitudes et des croyances » in La dialectique des rapports hommes-femmes. PUF 2001.

